

MILANGLAIS RELIGIEUX

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 10 Mars 1848. No. 52.

DU DEVELOPPEMENT DE LA FORCE PHYSIQUE CHEZ L'HOMME.

LECTURE FAITE A L'INSTITUT CANADIEN DE MONTREAL, LE 4 MARS 1848.

PAR LE COLONEL E. P. TACHÉ, D. A. G.

Messieurs, et Mesdames

Engagé par l'Institut, et par plusieurs de mes amis, à donner une lecture, j'ai cru, après avoir hésité longtemps, devoir céder aux pressantes sollicitations qui m'ont été faites, tout en me gardant bien d'aspirer, comme on le dit maintenant parmi nous, au titre de *lecteur*, persuadé qu'il me faudrait plus de temps disponible que je n'en ai pour traiter convenablement un sujet quelconque et plus de talents que je n'en possède pour avoir quelque droit à une parole préliminaire. L'entreprise est sans doute hasardeuse de ma part, je le sais, surtout lorsque je songe à mes faibles ressources, que je réfléchis aux paroles éloquentes et marquées au coin du talent, disons même du génie, qui ont retenti si fréquemment dans cette enceinte, et dont les échos se sont prolongés d'une extrémité à l'autre du pays. D'un autre côté, une jeunesse pleine d'espérance, animée d'une louable émulation, fait appel aux hommes mûris par l'âge, les engage à lui frayer le chemin dans la voie du progrès moral et intellectuel, but de sa noble ambition. Dans son ardeur impatiente, elle s'irrite et laisse échapper de temps en temps des plaintes, des murmures de sa poitrine gonflée et prête à se rompre; semblables à la soupape de sûreté de la bouilloire qui ne peut retentir plus longtemps le fluide expansif renfermé dans son sein. Reaux élan de la vertu, je ne vous blâmerai pas, dussiez-vous être portés jusqu'à l'injustice envers les hommes de mon âge! Qu'il me soit seulement permis de faire observer que bien des difficultés, dont on ne tient peut-être pas toujours compte, peuvent expliquer comment les hommes, composant la génération qui, dans ce moment, donne la direction au char social, ne répondent pas autant qu'on semble le désirer aux demandes patriotiques qui leur sont faites.

Il n'est pas suffisant, messieurs, de posséder quelque indépendance, de jouir de la confiance et de l'estime de ses concitoyens, d'exercer une certaine influence sur les masses, pour être en état de venir ici vous donner des leçons de littérature, de philosophie et de morale; il faut d'autres qualifications indispensables, indépendamment de la volonté: il faut le temps et la capacité. Or, messieurs, dans le siècle tout positif où nous vivons, sur le sol de notre jeune Amérique, où chacun a besoin et profite de tous ses instants, sinon toujours pour se procurer une subsistance immédiate et pressante, au moins pour assurer à sa famille une honnête indépendance; sur ce sol, ai-je dit, où toutes les fortunes sont à faire, il n'est pas étonnant que l'entraînement des volontaires, pour la belle campagne que vous avez entreprise, ne s'opère que lentement. Mais à cette cause déjà très-sérieuse on ne doit pas oublier d'en ajouter une autre encore plus grave: le nombre très-limité d'hommes mûrs capables, par leur éducation, de se montrer en lice et d'être forts par la lutte. En effet, cela ne surprendra personne si l'on songe que le pays n'avait, il y a quarante ou cinquante ans, pour donner une éducation soignée à la jeunesse, que les deux séminaires de Montréal et de Québec qui, encore plus par les notions de notre population sur les études classiques que par la nature même de ces deux institutions, ne formaient presque exclusivement que des ecclésiastiques. Aussi, indépendamment du clergé, nous cherchions peut-être en vain dans toute la ville de Montréal une trentaine de laïques ayant reçu, à l'époque que je viens de citer, une éducation collégiale; et dans la côte du sud, au-dessous de Québec, parmi une population de près de cent mille habitants, il peut s'en rencontrer un ou deux! Dans un pareil état de choses, avec les meilleures dispositions, le désir le plus ardent d'encourager la jeunesse dans la voie du progrès, on ne doit pas s'attendre à ce qu'une foule de personnes s'empresse de remplir le fauteuil que j'occupe en ce moment. Cependant s'il était nécessaire de prouver tout l'intérêt que prennent et toute la sollicitude qu'éprouvent grand nombre de ceux qui se croient tenus par devoir, et qui se sentent poussés par inclination, à encourager la jeunesse, je pourrais vous citer quelques personnes qui, en dépit de leur éducation manquée, et aux dépens d'une sensibilité dont chacun peut apprécier le sacrifice, ne s'en sont pas moins à donner l'exemple en offrant leur faible contribution; il est injuste critique, ou une malveillance inexplicable ne leur tenir aucun compte de leur position difficile, non plus que de leurs bonnes intentions. Heureuse jeunesse! qui vous n'avez pas eu à lutter, comme la plupart de ceux à qui vous avez quelquefois adressé des reproches, contre les difficultés innombrables qu'ont rencontrées ceux qui n'ayant jamais eu de maîtres, ont eu l'ambition, la témérité peut-être, de vouloir apprendre quelque chose, en se lançant sur le vaste océan des connaissances humaines, sans boussole et sans cartes, n'ayant pour pilote et pour guide qu'une inébranlable résolution. D'un côté pensez aux professeurs, aux facultés de tout genre que l'on s'est empressé de mettre à votre disposition, dont on a entouré votre adolescence; et de l'autre, songez au dur labeur de vos devanciers isolés, à leur persévérance, aux obstacles qu'ils ont eu à surmonter, avant de les accuser d'une apathie qui n'est pas la leur; et en critiquant les productions d'un travail entrepris pour vous encourager et pour vous plaire, faites loyalement la part de chacun, et dites ensuite franchement, en quoi vous vous croyez en droit de vous plaindre de vos aînés?

Maintenant après ces quelques observations qui ne sont peut-être pas tout-à-fait déplacées, et m'ont été suggérées par l'opinion assez généralement répandue, parmi les membres de l'Institut, que les doyens de la société ne montrent qu'une faible sympathie, et n'offrent que peu d'encouragement à ceux qui doivent les remplacer dans la carrière pénible et ardue des affaires, j'aborde mon sujet et je réclame toute votre indulgence. On a reproché au peuple canadien, et je suis fâché de le répéter, non sans quelque vérité, son ignorance, son apathie pour l'éducation, son peu d'ambition pour s'élever au niveau

des connaissances que possèdent ceux avec qui la providence l'a placé dans des rapports journaliers, en concurrence incessante pour tout ce qui concerne les besoins de la vie. Aussi suis-je bien éloigné de vouloir aujourd'hui à traverser la parole à la classe non instruite de mes compatriotes; à cette classe qui peut mériter le reproche que l'on a fréquemment et indistinctement adressé au peuple canadien en masse, car ce n'est qu'à ceux qui ont reçu eux-mêmes et qui désirent donner une éducation classique à leurs enfants que je veux parler; éducation dont ils peuvent s'enorgueillir, grâce au zèle et aux lumières des personnes qui dirigent nos collèges, mais qui néanmoins est incomplète, puisque l'on y néglige les exercices du corps et la plupart des moyens qui tendent au développement des forces physiques.

Mon objet est de faire sentir la nécessité de suppléer à ce défaut, de démontrer le besoin de faire entrer dans nos habitudes l'usage de ces exercices qui non seulement sont nécessaires à la conservation de la santé et propres à former des constitutions robustes, mais indispensables encore à tous ceux qui sont appelés à jouer un rôle un peu marquant dans la société; et de ces exercices, enfin, qui donneront de la grâce, de la confiance, de la hardiesse à la jeunesse instruite du pays, dans tout ce qu'elle sera appelée à entreprendre dans la sphère du monde matériel. Je veux faire voir que le plus grand nombre de nos jeunes gens instruits, sortant de nos collèges, sont très-inférieurs, pour tout ce qui concerne les exercices du corps, aux dernières classes de la société; qu'en négligeant, chez l'enfant et l'adolescent, l'éducation physique, notre jeunesse instruite, lorsque les circonstances l'exigent la placer à la tête des classes ouvrières si vigoureuses, si intrépides, sera absolument incapable de les commander; qu'elle ne pourra jouer qu'un rôle secondaire, indigne d'elle, auprès de ceux dont elle devrait non seulement diriger tous les mouvements, mais auxquels elle doit encore donner l'exemple, en se plaçant toujours en tête, au poste le plus périlleux, lorsqu'il se rencontre des difficultés à vaincre, des dangers à braver, de la gloire à acquérir.

Au nombre des qualités les plus essentielles et les plus estimées, chez les peuples comme chez les individus, sont la santé et la force: la santé sans laquelle l'homme est un être malheureux et souffrant, inutile à lui-même et à charge aux autres; la force, nécessaire dans toutes les situations de la vie, et sans laquelle l'homme ne saurait rien entreprendre d'utile ou de grand, sans la force qui ne crée l'omnipotence qu'à l'intelligence, reine du monde et dominatrice de l'univers.

Aussi voit-on que, depuis la plus haute antiquité, les bienfaiteurs de l'humanité se sont efforcés, dans le commencement des sociétés, de diriger toute la puissance de leur génie vers un sujet d'un aussi haut intérêt: la force et la santé. Les chefs des sectes, les législateurs, les philosophes de tous les âges ont imposé des devoirs, dicté des lois, donné les préceptes les plus lumineux sur cette importante matière; ils sentaient que l'homme pour passer, le moins malheureusement possible, les jours que sort lui à dévouer, devait s'efforcer de se rendre le moins a-chargé et le plus utile à ses semblables; qu'en conséquence la santé était le premier des biens; que le développement des forces physiques était le plus précieux des avantages. Ayant à conduire des peuples ignorants et grossiers, incapables de comprendre l'utilité de leurs conseils, ces grands hommes firent intervenir la divinité dans leurs enseignements et prescrivirent au nom de Dieu, sous les formes de dogmes religieux, de simples préceptes d'hygiène. Les lois, les abstinences, l'abstinence des viandes, le jeûne, la privation de certains aliments, de certaines boissons, la séquestration des lepreux, ne semblent autre chose que des règles hygiéniques jugées nécessaires à certains peuples d'Orient.

Dans l'Inde on imagina la transmigration des âmes pour empêcher la destruction des animaux: Pythagore y étudia la géométrie, embrassa la doctrine de la transmigration qu'il porta dans la Grèce; et ses disciples, indépendamment des règles hygiéniques de l'abstinence de certaines substances, du jeûne, de l'usage du régime végétal, prirent un soin extrême de modérer les passions et les mouvements violents de l'âme.

Il en fut à peu près ainsi, sauf quelques modifications apportées par le temps, les lieux et le génie particulier des populations, chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Hébreux, les Chinois, les Crétois et les Perses. Ces deux belles qualités, la force et la santé, dans l'ancien temps, se trouvaient, proportion gardée, plus généralement répandues chez nos compatriotes que chez les peuples de la vieille Europe, par la raison que la grande masse de notre population est agricole: car de toutes les occupations auxquelles l'espèce humaine se livre ici-bas la culture de la terre est sans contredit la plus propre à les entretenir toutes deux. L'exercice du corps et la mansuétude de l'esprit donnent la santé; la santé donne la force. L'expérience, depuis que l'on a commencé à cultiver la terre, démontre que, de toutes les professions, celle de l'homme des champs fournit le plus grand nombre de constitutions saines et athlétiques, en même temps que les difformités et les infirmités, si fréquentes dans les villes, suites de vices héréditaires et constitutionnels, sont à peu près inconnues à la campagne. Mais si les aliments sains, l'exercice en plein air, l'absence de l'ambition et des passions violentes, le calme et la douceur uniforme de l'âme, développent à un très-haut degré les forces physiques et entretiennent la santé, on ne doit pas être étonné que l'état, sous bien des rapports, opposé des gens de profession, des poètes, des peintres, des musiciens, des hommes d'état, de cabinet et des savants, ne produise des effets bien désastreux sur la santé et la constitution. De là, la nécessité indispensable des exercices variés et multipliés pour cette classe d'individus, indépendamment de leur importance envisagée sous le point de vue national et social. Cependant, si les exercices du corps sont si salutaires, aux diverses classes de la société que nous venons d'énumérer, arrivées à l'âge de maturité, ils sont bien autrement importants à la jeunesse destinée à remplacer, dans le cours ordinaire de la vie, les hommes utiles dont elles se composent. Personne n'ignore que c'est dans les dix-huit ou vingt premières années de la vie que se forment le caractère, le tempérament et les habitudes de l'individu. Arrivé à l'âge où le jeune homme embrasse un état, il est déjà formé et marqué du cachet qui devra le distinguer

de ses semblables pour le reste de ses jours. De là encore le besoin urgent de donner une direction telle, aux diverses branches de l'éducation, que la patrie soit en état de compter sur un vaste contingent de sujets préparés, au physique comme au moral, à figurer sur la scène du monde, de manière à faire honneur au pays, et à être jugés dignes de remplacer ceux que la faux inexorable du temps moissonne annuellement.

Je crois qu'il est généralement admis, et pour ma part j'en suis fermement convaincu, que nos séminaristes, pour le plus grand nombre, sont inférieurs en fait de force physique aux jeunes gens du même âge, livrés aux travaux agricoles ou employés aux arts et métiers qui demandent un travail en plein air. Maintes et maintes fois j'ai eu occasion de voir un jeune homme, après quelques années passées au séminaire, se faire battre de franchise par ses rivaux et les enfants du voisinage tous plus jeunes que lui. J'ai été très-souvent et également témoin de jeunes gens qui venaient de faire leur cours d'études, d'une forme et d'une apparence athlétiques, qui n'étaient pas capables de soutenir, contre de petits nains exercés, une lutte d'une demi-heure à des travaux continus, mais d'ailleurs ordinaires et très-faciles. Le travail, la marche, la course, etc., etc., ont bien vite épuisé un appareil locomoteur demeuré trop long-temps inactif. Non seulement les muscles manquent de vigueur, mais les mouvements qu'ils opèrent finissent par être dépourvus de souplesse et de grâce, lorsqu'ils ne sont pas suffisamment mis en action; et l'individu, qui a ainsi été restreint dans l'usage de ses membres, pendant les dix ou douze années de son éducation, acquiert une tournure gauche, raide et composée; il est reconu dès l'abord; personne ne s'y méprend et chacun, en le voyant, vous dit: c'est un étudiant, il a la dégaîne du séminaire. Faute d'exercice, et conséquemment de force et de vigueur, notre jeunesse devient éminemment irritable, montonnée; et comment en serait-il autrement? Le courage et l'audace ne naissent-ils pas de la confiance qui, chez l'individu, n'est autre chose que la conviction intime de son habileté à vaincre tous les obstacles, à triompher de tous les dangers? Ainsi, sans exercice, point de force; sans force, point de confiance en soi; sans confiance en soi, point d'hommes vaillants, mais des êtres faibles, lâches et pusillanimes, indignes du nom de citoyens.

A Dieu ne plaise, messieurs, que je veuille faire de l'oubli de l'éducation physique un chef d'accusation contre les personnes qui ont la direction de nos séminaires et de nos collèges, la plupart de ces institutions n'ayant été instituées que pour former des ecclésiastiques. Mais dans la supposition même qu'elles eussent été originellement établies pour l'instruction des laïques, on ne pourrait leur faire de reproches que ne s'appliquassent également, et avec plus de raison, toutes nos institutions modernes, puisque nos universités, tant en Europe qu'en Amérique, ne sont guères plus avancées, et que ce n'est que depuis une époque assez rapprochée que l'on a commencé à y introduire les exercices gymnastiques. Si donc il y a reproche à adresser quelque part, ce ne peut être qu'aux peuples modernes eux-mêmes qui ont négligé les beaux et patriotiques exemples de l'antiquité, sur un sujet qui ne le cède en intérêt et en importance qu'à la culture de l'intelligence elle-même.

Oui, messieurs, c'est chez les anciens, c'est dans la Grèce et particulièrement à Lacédémone que l'importance de la force physique a été le mieux appréciée et que le gymnase a été le plus honoré. La Grèce, cet universel berceau des arts et des sciences, des talents et des vertus! c'est l'amour sacré de la patrie qui inspira à Lycurgue ces lois qui donnèrent à Sparte ces citoyens vertueux, ces magistrats intègres, ces défenseurs invincibles, qui firent le gloire de cette république, et qui servent encore aujourd'hui d'exemples et de modèle au genre humain.

La prévoyance du grand législateur pour tout ce qui avait rapport au développement des forces physiques s'étendit sur l'homme au berceau et même sa naissance. On sait que les femmes partageaient les exercices des hommes jusqu'au moment du mariage. Les danses guerrières, les combats corps à corps, les baits dans l'Éurotas, les repas publics, développaient chez les mères une force qu'elles devaient transmettre plus tard à leurs enfants. Dès le moment de la naissance, le Spartiate attirait la sollicitude de la patrie, et son éducation devenait une des affaires importantes de l'état. Le nouveau né était plongé dans le vin. Peu important que l'enfant succombât à cette épreuve, les Lacédémoniens étaient convaincus que celui-là aurait été un citoyen inutile à la république. Dès ses plus jeunes ans le Spartiate s'accoutumait à braver la douleur, la faim, la soif, la fatigue, la rigueur des saisons. Les exercices journaliers, les plus rudes, les privations les plus longues et les plus cruelles, la plus grande sobriété, les travaux les plus pénibles faisaient de chaque citoyen un soldat, un héros! À ces exercices succédaient de véritables combats: à l'âge de dix-huit ans, les jeunes gens s'accoutumaient entre eux à braver et à mépriser les dangers. On avait pris un soin extrême de proscrire tout ce qui pouvait inspirer de la volupté. L'ivresse était inconnue; dans les repas publics, l'intempérance ne pénétra jamais. Les arts, qui énervent le courage en portant la volupté dans les sens, étaient sévèrement bannis de Lacédémone; on y admettait que ceux qui excitaient les vertus. La musique noble et guerrière fut seule admise. On ne connaissait d'autre éloquence que celle qui consiste dans la force des pensées, la clarté, la concision; ces hommes méprisaient tout ornement; à leurs yeux, la vérité n'en avait pas besoin. Avec de telles mœurs, on conçoit que les Spartiates devaient être et étaient en effet les plus robustes et les plus vaillants des Grecs, comme ils en étaient aussi les plus sages et les plus vertueux. Dès les premiers temps de la Grèce, ses habitants, obligés de résister aux attaques des barbares, ou tourmentés par la soif des conquêtes, se livrèrent avec ardeur à la gymnastique: une constitution forte en était le résultat, et cette force était un des plus beaux titres à la gloire. Le gymnase était sous la surveillance des lois: les exercices que l'on y pratiquait étaient soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres et encore plus par l'émulation qui existait entre les disciples. Toute la Grèce regardait ces exercices comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendaient un homme robuste, agile, capable de supporter les travaux de la guerre et les loisirs de la paix. Considérés, par rapport

à la santé, les médecins les ordonnaient avec succès. Relativement à l'art militaire on ne peut en donner une plus haute idée qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Dans un temps où l'on combattait avec de petites armées et toujours corps à corps, où les grandes combinaisons et la stratégie étaient peu nécessaires, de quel prix inappréciable ne devait pas être la force physique! Aussi voyons-nous que, de temps immémorial, l'exercice fut en honneur et qu'il conduisit souvent à la suprématie.

Sous les noms de *palestiques* et d'*orchestriques*, Platon nous a transmis une division complète des exercices qui se pratiquaient dans les gymnases.

La palestique comprenait ceux qui étaient exécutés dans les jeux olympiques, tels que la course, la lutte, le pugilat, la pancrace, le jeu du disque, etc.; la lutte était le plus considéré de tous les exercices, celui qui conduisait aux plus grands honneurs, quoique les accidents de toutes espèces compensassent trop fréquemment les avantages que l'on en retirait. Les lutteurs s'étranglaient, s'étouffaient, se fracturaient les membres ou les côtés et rarement en étaient quittes pour de simples contusions. Le pugilat ou combat à coups de poings, plus dangereux encore que le précédent, l'un des exercices les plus antiques, puisqu'il dut être un des premiers que les hommes encore sans armes mirent en usage pour attaquer ou se défendre, fut introduit aux jeux olympiques dans la 23me olympiade: il avait lieu d'abord avec les poings fermés et nus, plus tard enveloppés de bandes de cuir entremêlées de plaques métalliques qui augmentaient leur poids et leur force. Cet appareil, appelé *cesta*, avait le double avantage de porter des coups plus terribles et d'amortir ceux qui tombaient sur les parties qu'il recouvrait. Si cet exercice dangereux et cruel, d'après l'opinion d'un grand nombre de médecins, malgré l'autorité de Galien, ne peut être considéré comme moyen hygiénique, il n'en est pas moins important pour nos Canadiens, ainsi que j'aurai occasion de le faire remarquer bientôt, sous un point de vue national, placés comme nous le sommes vis-à-vis d'une autre population qui le tient fort en honneur et le pratique encore davantage. La pancrace était composée de la lutte et du pugilat, et réunissait nécessairement les avantages et les dangers de l'un et de l'autre. Le jeu du disque consistait à lancer aussi loin que possible une masse de bois, de pierre ou de métal, de forme en général lenticulaire, ou simplement semblable à une portion de cylindre. Ce jeu n'entraînait aucun danger; il développait les membres supérieurs, le thorax, les organes qu'il renferme et les muscles du tronc.

Les jeux de l'orchestrique ne firent jamais gémir l'humanité sur leurs résultats. Composés de la danse et de ses nombreuses variétés; du saut et de la spéléistique dans laquelle on employait une balle de verre ou de toute autre matière, ils réunissaient sans le mélange du moindre danger l'agrément à l'utilité. Les espèces de danses étaient innombrables; il y en avait qui étaient consacrées au culte des Dieux; d'autres aux exercices guerriers, au théâtre, aux fêtes en l'honneur de l'hymen, de l'amour, de Lucine; les unes étaient graves et pleines de majesté, les autres enjouées mais décentes; beaucoup étaient voluptueuses, licencieuses même: telles étaient les danses auxquelles se livraient les bacchantes, et les prêtresses et prêtresses, plus effrénées encore, de Phallos.

La force du corps fut aussi honorée chez les Romains, les vainqueurs et les imitateurs serviles des Grecs. Les Grecs enthousiastes et reconnaissants élevèrent au rang des Dieux des hommes qui furent dotés d'une force supérieure. Hercule, Castor et Pollux eurent des autels. Des prix furent institués par Hercule et Pélops pour encourager les exercices guerriers, qui ne tardèrent pas à devenir une véritable passion. C'est à Iphitus, roi d'Elide, qu'on dut l'établissement des jeux olympiques.

Les jeux olympiques étaient célébrés en l'honneur de Jupiter et avaient lieu tous les quatre ans. C'est du retour périodique de ces jeux, qui ont servi comme autant de points fixes pour la chronologie, que l'on désigne les époques par le terme, "olympiades."

La carrière olympique se divisait en deux parties que l'on appelait la stade et l'hypodrome; la stade était une chaussée de 600 pieds de long et d'une largeur proportionnée; c'était là que se faisaient les courses à pied et que se donnaient la plupart des combats. L'hypodrome était destiné aux courses des chars et des chevaux. Les exercices pratiqués dans ces grandes occasions étaient ceux auxquels on se livrait au gymnase: tout se faisait au milieu du peuple réuni avec une grande solennité; les femmes seules n'étaient pas admises à ce spectacle. Les vainqueurs étaient proclamés par des hauts cris au son des trompettes, et recevaient des couronnes de la main des juges ou des présidents élus pour cette fin. Tout le monde s'empressait à les voir, à les féliciter; leurs parents, leurs amis, leurs compagnons, versant des larmes de joie et de tendresse, les soulevaient sur leurs épaules pour les montrer aux assistants, et les livraient aux applaudissements de toute l'assemblée qui répandait sur eux des fleurs à pleines mains. Chez un pareil peuple, où l'enthousiasme et l'amour de la gloire n'avaient point de bornes, on ne doit point s'étonner que l'héroïsme ait été quelquefois poussé jusqu'au fabuleux.

Mais à quoi bon, me dira-t-on peut-être, tout cet étalage des usages et des mœurs de l'antiquité? Quels rapports y a-t-il maintenant entre ces peuples qui ne sont plus et notre civilisation moderne? Est-ce que la découverte de la poudre à canon n'a pas entièrement changé l'art de la guerre? Le vapeur et l'électricité, domptées et soumises à la volonté de l'homme, n'ont-elles pas anéanti les distances? L'intelligence, dont la puissance ne connaît point de limites, ne dicte-t-elle pas ses lois à tout le monde matériel? Quels résultats se promet-on en voulant renouveler, en tout ou en partie, un ordre de choses qui ne peut plus avoir d'application, et qui, en trois mots, pour parler le langage pittoresque de notre siècle, n'a plus d'actualité!

À ces objections que l'on pourrait me faire et qui sans doute ont eu leur poids dans l'esprit des peuples modernes, puisqu'ils ont, pendant si long-temps, négligé l'enseignement des exercices du corps comme partie nécessaire de l'éducation de la jeunesse, je répondrai que la santé, à tous les points de vue, l'actualité et qu'elle est aussi précieuse de nos jours qu'elle l'était du temps des Grecs et des Romains: que pour entretenir la santé chez les personnes condamnées par état à l'étude